

Le
Gazon

...plus VERT de l'autre côté
de la clôture?

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dubois, Amélie, auteur

Le gazon... plus vert de l'autre côté de la clôture? / Amélie Dubois

ISBN 978-2-89783-035-9

I. Titre.

PS8607.U219G392 2018 C843'.6 C2017-942433-5

PS9607.U219G392 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Yvon Roy

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du
Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis et Amélie Dubois sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

AMÉLIE DUBOIS

Le
Gazon

...plus **VERT** de l'autre côté
de la clôture?



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes, 2016

Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!, 2015

Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?, 2014

Ce qui se passe au congrès reste au congrès!, 2013

Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!, 2012

Oui, je le veux... et vite!, 2012

SÉRIE «CHICK LIT»

1. *La consœur qui boit le champagne*, 2011

2. *Une consœur à la mer!*, 2011

3. *104, avenue de la Consœur*, 2011

4. *Vie de couple à saveur d'Orient*, 2012

5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel*, 2013

6. *S'aimer à l'européenne*, 2014



facebook.com/pages/Amélie-Dubois



ame_dubois

ameliedubois.com

*À la mémoire de Jean-Pierre Dubois
(1951-2017)*

*Cette dédicace, tu l'attendais depuis longtemps.
Te gardant la surprise, j'avais si hâte
de te voir ouvrir le roman.
Hélas, tu t'es envolé beaucoup trop tôt...
Mon 13^e roman est pour toi, papa.*

– Ton écrivaine qui t'aime pour toujours

Prologue

Les hommes sont si différents des femmes... Ô saint curry d'Espelette, deux mondes, deux univers. Faisant moi-même partie intégrante de l'équipe des mâles, je sais pertinemment que le fossé qui nous sépare des femmes est infini et formé de parois à la matière ambiguë. Un gouffre sans fond où s'entrechoquent des réactions diverses, telles des météorites contraintes à effectuer leur trajectoire dans une boîte de chaus-sures. Cependant, cela ne veut pas dire que les femmes détiennent le monopole de l'émotivité. Pas du tout. Les hommes en ce bas monde sont aussi sensibles que les femmes, mais ils expriment et vivent différemment leurs sentiments. Maman disait toujours : « Sois fort, garde ton sang-froid en ne montrant jamais tes émotions... jusqu'à ce que tu rentres chez toi pour pleurer dans les bras de ta femme. » Ayant été mariée au même homme pendant soixante ans, elle savait très bien de quoi elle parlait.

Ceci dit, comme la plupart des hommes se réfèrent davantage au concret et au rationnel, ils ont parfois de la difficulté à croire en quelque chose de plus grand qu'eux ou à se donner le droit de le faire. Comme c'est le cas pour Alexandre. Ne pas croire restreint le potentiel de la conscience. Ces limites la confinent à ce qu'elle voit. Je vois, donc je crois. Je ne vois pas, donc je ne crois pas. Dans ces conditions, le monde des possibles reste limité et l'abandon confiant s'avère difficile, amenant l'âme à ressentir un sentiment de vacuité, de non-sens détaché de toute créativité. Voyons si cette expérimentation pourra lui faire ouvrir les yeux du cœur pour tout d'abord croire, afin d'en arriver à créer.

Les membres de la famille nucléaire

Alexandre Trudeau,
44 ans, journaliste,
père et mari

Phrase fétiche:
« On va trouver une
solution! »

Claire Aubry, ³⁸~~42~~ ans,
infirmière, mère et
femme

Phrase fétiche:
« Misère, on s'en sortira
pas! »

Mathis Trudeau, 12 ans,
préadolescent

Phrase fétiche:
« J'ai faim! Qu'est-ce
qu'on mange? »

Laurie Trudeau, 14 ans,
adolescente

Phrase fétiche:
« C'est injuste! Je veux
aller vivre en famille
d'accueil! »

Ma vie, le matin du 10 juin



L'alarme du cadran de Claire sonne. C'est un amalgame de tambours rythmés dont la cadence s'accroît jusqu'à atteindre le tempo d'une fanfare d'enfants de huit ans inscrite à la discipline du sprint aux Olympiques de la musique. Mon cerveau reconnaît le son – depuis le temps –, mais un déni fort efficace fait toujours en sorte que je l'entende pour ensuite immédiatement en faire abstraction. Chaque matin, Claire se lève avant que l'amplitude sonore me perce les tympans. Je me tourne sur le côté, presque déjà rendormi. Ma femme soupire. Elle soupire fort. Ah. Mon cerveau n'a pas de blindage contre ça. Or, je n'ai jamais compris pourquoi elle se lève si tôt. Trop tôt. Je sais, elle doit se doucher, se maquiller, se peigner, parfois même s'épiler, tandis que, dans mon cas, je n'ai qu'à me raser un jour sur trois, m'envoyer trois petits coups d'eau fraîche dans le visage pour finir de me réveiller, puis me voilà prêt pour ma journée.

Malgré tout, je ne sais vraiment pas pourquoi elle se lève si tôt.

Bien sûr, il y a les lunchs à faire, mais à mon avis, elle se donne trop de mal à ce propos. Je pourrais sans problème

Le Gazon

me contenter d'un sandwich de la machine distributrice au journal et nous pourrions payer le dîner aux enfants, ce qu'elle refuse en prétextant que nous payons déjà l'épicerie, donc à quoi bon dépenser en surplus pour les repas du midi. Je sais, mais elle se donne trop de mal. Toujours. Les enfants sont grands, le service de cafétéria de leur école est convenable et peu coûteux. Il me semble qu'elle soufflerait un peu si nous coupions dans l'épicerie et qu'elle oubliait les lunchs. Parfois, on dirait qu'elle aime bien se compliquer la vie pour justifier ses soupirs. Comme feu mon grand-père Alphonse Jr, qui était toujours ravi d'aller à l'hôpital juste pour pouvoir se plaindre ensuite. Étant donné sa santé béton, plutôt rares étaient les raisons réelles de s'apitoyer. Les médecins ne lui trouvaient jamais rien. «À mon âge, je dois ben être malade, ils trouveront!», clamait-il chaque fois en revenant bredouille de ses rendez-vous. Il est mort à quatre-vingt-trois ans, en pleine santé, fauché par une ambulance. «Tu veux pas attendre ton tour, eh bien voilà, tant pis!», avait semblé lui dire la vie de façon ironique. Alphonse père avait, quant à lui, été happé à l'âge de soixante ans par la carriole du magasin général. Mort sur le coup. Tragique destin familial d'écrasés. Reste à voir ce que la vie me réserve.



En me réveillant à nouveau au son de ma propre alarme, j'agrippe mon téléphone. Je m'étais bien rendormi. Je rêvais que je jouais au paquet voleur avec Edgar Fruitier devant la statue de la Liberté.

Eh bien.

...plus VERT de l'autre côté de la clôture?

Voyons voir du coup ce que j'ai au programme dans mon agenda électronique: entrevue avec un cultivateur maraîcher de Cookshire-Eaton qui a vu sa plantation bio se faire massacrer par les insectes, rédaction de mon article pour demain à propos des accusations portées contre un éleveur de beagles forcé de fermer son élevage pour cause de maltraitance animale, rencontre de production au journal, lunch avec Pierre.

Ce dernier point me rendant fort heureux, je me lève en sifflotant. Pierre, c'est mon collègue et bon ami. Un vieux frère. Au moment où je pénètre dans la salle de bain, le tsunami qui y règne – comme chaque matin – m'étourdit, aussi comme chaque matin. Un truc auquel je ne m'habitue pas. Des pots de crèmes de toutes les formes inimaginables se dressent en une imposante muraille de Chine derrière l'évier. Une barrière hors de prix contre les ravages du temps, à base d'extraits condensés de n'importe quoi et promettant la jeunesse éternelle. À côté d'elle, des étuis de cosmétiques débordent un peu partout comme s'ils se remplissaient toujours davantage chaque nuit. Des commandes faites en ligne doivent sûrement être livrées à même les troussees. Prêtes à bondir, quelques barrettes à cheveux qui ressemblent à des sauterelles géantes de l'Afrique occidentale me fixent.

Je relève la lunette de la toilette pour pisser. Avant de tirer la chasse, je la rebaisse. Je le jure. Voilà entre autres un des crimes pour lesquels je suis accusé à tort dans cette maison, et ce, depuis des lustres: le siège de toilette levé faisant tomber les filles dans le trou. Infraction pénale punissable de pendaison par les couilles sur la place publique. Je rebaisse toujours la lunette de la toilette et,

Le Gazon

pourtant, je me fais accuser du contraire au minimum une fois par jour. Ce n'est pas moi. Malgré mon innocence, les testicules me remontent chaque fois dans le gorgoton.

En sortant, je croise justement celui que je sais coupable depuis le jour de sa naissance. Mon fils. On a dû tout d'abord lui apprendre à remonter la lunette pour éviter les petites gouttes disgracieuses sur celle-ci. Plusieurs mois d'acharnement. Il a finalement compris, mais il ne rebaisse pas le truc depuis. Ça n'entre pas dans sa tête, on dirait. Les cheveux ébouriffés comme les poils d'un dessous de bras, il fonce entre le cadrage et moi, en m'accrochant au passage tel un bloqueur offensif un soir de *Super Bowl*. Un grognement caverneux d'ordre préhistorique égaie sa lancée de la victoire vers les toilettes. Il soulève la lunette et il commence à pisser sans même attendre que je sorte. Je sais depuis toujours que c'est lui, mais un mâle ne va quand même pas livrer un confrère à la potence. Surtout lorsqu'il s'agit du fruit de sa propre chair. Lorsqu'il ira vivre en appartement avec une fille, il comprendra tout. Pour l'instant, je ne choisis pas ce combat. Il y en a bien d'autres à mener dans cette vie.

En approchant de ma tendre épouse, qui besogne à la cuisine, je lui plaque un doux baiser sur la joue :

— Bon matin, ma chérie !

— Il faut que tu paies le gars du gazon aujourd'hui...

«Bon matin toi aussi, mon chéri!» aurait bien commencé la matinée à mon sens.

— Oh, je n'aurai pas le temps de passer à la banque avant d'aller au journal... Toi ?

...plus VERT de l'autre côté de la clôture?

— On appelle ça le partage des tâches, Alexandre. Ce n'est pas comme si nous n'en avions jamais parlé. Tu t'occupes du type du gazon, je gère la femme de ménage. Je fais le lavage, tu sors les poubelles. D'autres exemples, ou ça va comme ça ?

— Chérie... On va trouver une solution !

Dans la vie, il y a toujours une solution. Toujours. Même pour la guerre en Syrie, il existe des pistes de solutions, donc je crois bien que c'est aussi le cas pour notre important litige de guichet automatique. Dans la mesure du possible, je me fais une mission de trouver une solution. C'est mon rôle. De toute façon, le vieux sénile de jardinier qui s'occupe de notre terrain peut bien attendre quelques jours. Claire ne semble pas de très bonne humeur ce matin. Elle travaille beaucoup, elle est fatiguée, je le sais, d'où mon idée d'alléger ses matinées en oubliant les lunchs, question de lui permettre de dormir, mais bon, ma proposition est chaque fois refusée au conseil.

Le coupable de la cuvette entre dans la cuisine. Je me tais, ça vaut mieux pour lui. Mes couilles se serrent tout de même un peu.

— J'ai faim ! Qu'est-ce qu'on mange ?

— Des toasts et des céréales, ce matin. Je suis pressée.

— Baaah... J'aurais préféré des crêpes.

Mmm. C'est vrai que ce serait bon, des crêpes.

Le Gazon

— Des crêpes? Oui, j'ai juste ça à faire, me lever trois heures avant tout le monde pour faire des crêpes alors que j'ai travaillé jusqu'à minuit à l'hôpital, hier. Ce sera des toasts, c'est tout!

Ouin, ce ne serait pas bon, des crêpes, finalement. Ma femme devient très ironique lorsqu'elle est irritée. Ma charmante fille fait à son tour son entrée en scène. Si elle demande aussi des crêpes, nous serons tous cuits à la vapeur. Ou pire encore, dans la mijoteuse pendant huit heures. Longue agonie menant à une mort fondante.

— Je suis la seule de ma classe à pas avoir de iPad. Vous me marginalisez auprès de mes pairs et j'en souffrirai grandement dans ma future vie d'adulte, élabore Laurie, les yeux bien accrochés à son téléphone portable.

Pas de mention à propos des crêpes. Bien.

Ma femme respire par le nez de façon audible, comme si elle désirait tous nous inhaler. Elle réplique à notre fille :

— Bon, qu'est-ce qu'il faut pas entendre ce matin.

— Je veux un iPad, bon!

— Laurie! Ça suffit! s'impatiente finalement Claire en faisant face au frigo.

— C'est injuste! Je veux aller vivre en famille d'accueil!

Ma fille aime le drame. Elle carbure à tous ces films de filles débiles où une tragédie de vêtements-pareils-à-ceux-de-la-plus-belle-fille-de-la-classe n'attend pas l'autre. L'histoire de la famille d'accueil revient si souvent que ça m'amuse. Je me déplace vers la fenêtre pour aller y lire

...plus VERT de l'autre côté de la clôture?

mon journal sur la tablette, bien installé dans mon fauteuil. «Mon» journal, c'est le cas de le dire ici, car c'est celui pour lequel je travaille.

— Alex, dis quelque chose, s'il te plaît?

À propos de quoi? Du iPad ou des crêpes? J'ai perdu le fil. Je tente la première option en y allant par logique d'ordre décroissant des événements litigieux.

— Ma grande fille, on va reparler de tout ça une autre fois..., déclaré-je d'un ton désintéressé, mon attention étant attirée par l'horrible photo que le chef de pupitre a jointe à mon article d'hier.

— Ça aurait été bon, des crêpes...

Les plaintes de mon fils ne me parviennent qu'en sourdine. La première photo que j'ai soumise était vraiment meilleure que celle-là et elle dépeignait davantage ce que j'essaie d'expliquer en dénonçant le dysfonctionnement du nouveau carrefour giratoire du secteur Saint-Élie. Pourquoi personne ne m'écoute dans ce journal?

Bienvenue dans ma vie, où personne ne m'écoute jamais. Mon opinion est comme de la merde en boîte dont même les bénévoles de la guignolée ne veulent pas.

Mon patron m'exaspère. Il ne sait même pas écrire, le pauvre. Comment peut-on diriger un journal quand on ne sait pas écrire?

Il me semble que le minimum, en tant que chef de pupitre, serait d'avoir été journaliste avant, non? Lui, il

était avocat avant d'obtenir le poste. Avocat? Quel est le lien entre le journalisme et le droit? S'il était reporter judiciaire, OK, mais là, il fait de la gestion de contenu.

Ceci dit, j'aime bien mon boulot, mais parfois je trouve ça ennuyant même si je m'occupe des faits divers et que c'est une rubrique toujours en mouvement. Certains jours, il n'y a juste pas de nouvelles. Dans ce temps-là, on cherche des embryons de problèmes là où il n'y a pas. Ou on en crée, c'est selon. Je me souviens d'une semaine tranquille en hiver où absolument rien ne se passait. J'avais fini par hériter d'un article sur un téléphérique tombé en panne à la station de ski du mont Orford – avec témoignages d'usagers la morve au nez et mécontents. Puis d'un second article sur le destin enlevant d'un husky qui avait avalé une figurine de schtroumpf – le grognon, si ma mémoire est bonne. La radiographie abdominale du chien en haut de page donnait un certain tonus médical à mon article futile. Les skieurs s'étaient mouchés. Le chien avait expulsé la figurine le soir même, honorant probablement à cet instant et plus que jamais le tempérament grognon du petit homme bleu. Quelles nouvelles cruciales et essentielles! Je me sentais dans le très bas-fond de mes qualifications journalistiques. Autant je trouve à certains moments mon emploi utile et intéressant, autant à d'autres, je me demande si je sers réellement à quelque chose. J'aimerais connaître un destin plus percutant. Comme dans « faire une différence ». Mais je ne sais pas comment, donc je ne fais rien.

Suis-je inutile?

Ce n'était pas mon rêve ultime de carrière, mais j'apprécie la stabilité que mon emploi me procure, malgré

...plus VERT de l'autre côté de la clôture?

les imprévus qui règnent parfois au sein de mes journées. Je visais haut quand j'étais aux études: la télé, les reportages-chocs, le journalisme international. Mais quand j'ai fondé ma famille avec Claire, l'idée de s'éloigner de l'Estrie a rapidement été remise aux oubliettes. Question de priorités. D'impossibilité, plutôt. Les grandes aspirations s'estompent quand on a une famille. La vie est faite comme ça. L'équipe au journal est correcte. Je suis un des vieux routards de la boîte, avec Gaston Bouthiller, alias Gass, qui s'occupe des sports. La coupe à Montréal, hein, mon Gass!? Il la déteste pour mourir, la Sainte-Flanelle. Si au moins il était passé du côté d'Ottawa à la place... Eh bien non. Pas un soleil ne brille sans qu'il nous reparle du but d'Alain Côté, des frères Stastny ou de Michel Bergeron. Notre Gass est un petit gars de Québec au cœur toujours tatoué des ruines du grand «N» des Fleurdelisés.

J'en ai vu du monde passer au journal depuis le temps. Des gens qui grimpent les échelons vers de nouveaux défis excitants ou ceux qui virent tout simplement leur capot de bord, blasés des crottes de husky schtroumpfantes et des coulées de morve du mont Orford. Souvent, ce sont de jeunes trentenaires de la génération Y, que j'appelle les oiseaux qui changent tout le temps de branche. Entre les séparations et les horaires de garde partagée, ils courent tous après le bonheur absolu. Quelque chose de mieux. J'ai toujours été un homme qui apprécie ce qu'il a et qui s'en contente. Je me demande même parfois si je ne manque pas d'ambition. Si je n'ai pas perdu, au fil des années qui passent, la fougue qui m'animait durant mes études universitaires.

Suis-je un indifférent blasé ?